Philippe, et il se consacra tout entier à la peinture. Mais une maladie de poitrine qui le minait sourdement ne lui laissa pas le temps de profiter de sa vogue. Après avoir peint, à Notre-Dame-de-Lorette, la *Vie de saint Hippolyte*, il mourut à trente-sept ans, au retour d'un voyage dans sa ville natale. Le talent de cet artiste, comme peintre, se distingue par la correction du dessin, par la vérité des détails, l'harmonie du coloris, bien plus que par l'ampleur de la conception et la vigueur de la touche. Son chef-d'œuvre est l'*Entrée de Mlle de Montpensier à Orléans pendant la Fronde* (1833), toile achetée pour le musée du Luxembourg. Citons encore parmi ses tableaux : *Annonce de la victoire d'Hastenbeck* (1833); *François Ier et Charles-Quint* (1834); *Cromwell*, la *Maréchale d'Ancre*, aquarelles 1834); *Henri II, Catherine de Médicis et leurs enfants* ; le *Courrier Verner saigné par le roi* (1835); *Marie Stuart quittant l'Écosse* (1836); *Saint Martin donnant la moitié de son manteau*; la *Bataille de Denain*, au musée de Versailles; *Une Heureuse nièce*; la *Malheureuse mère*; *Petits braconniers*; *Une jeune fille* ; les *Contrebandiers espagnols* ; *Petits pêcheurs* ; *Mort de saint Paul, premier ermite* ; *Famille de pêcheurs* ; le *Fleuve Scamandre* (1850) ; *Scène de pillage* (1852), etc.

JOHN s. m. (jonn — mot angl. qui signifie *Jean*). Ichthyol. Poisson du genre labre.

JOHN (SAINT-), fleuve de l'Amérique du Nord. Il prend sa source dans les monts Albany, au N.-O. de l'Etat du Maine, coule d'abord au N., tourne ensuite au S.-E., sépare l'Etat du Maine du Nouveau-Brunswick, entre dans cette partie de l'Amérique anglaise, baigne Wilmington, Woodstock, et se jette dans l'Atlantique, à la baie de Fundy, après un cours de 610 kilom., navigable pour bâtiments de 20 tonneaux sur plus de 300 kilom. L'entrée du fleuve est barrée par des rochers qui forment une chute, qu'élève dans la mer, à marée basse, la de mer dans le fleuve à marée haute. On ne peut franchir ce passage que lorsque les eaux de la mer atteignent la hauteur du niveau du fleuve.

JOHN (SAINT-), rivière des Etats-Unis. Elle traverse la Floride du S. au N. et se jette dans l'Atlantique après un cours de 400 kil.

JOHN (SAINT-), ville de l'Amérique anglaise du Nord, capitale du Nouveau-Brunswick, sur une petite presqu'île de la rive gauche du fleuve Saint-John, et près de l'embouchure du fleuve, dans la baie de Fundy ; 22,745 hab. Bibliothèques, banque ; construction de navires ; évêché anglican. Pêche et commerce très-actifs.

JOHN (SAINT-), ville forte de l'Amérique anglaise, dans l'île de Terre-Neuve, dont elle est le chef-lieu, et sur la côte S.; 21,200 hab.

Evêché catholique ; établissement de frères moraves. Commerce actif et pêche de la morue. Un violent incendie la détruisit en partie en 1846.

JOHN (SAINT-), ville de l'Amérique anglaise, dans le bas Canada, à 13 kilom. S. de Chambly, sur la rive gauche du Richelieu, et à sa sortie du lac Champlain; 6,705 hab. Petit port; communication par bateaux à vapeur avec les Etats-Unis.

JOHN (SAINT-) ou **JOHN'S-TOWN**, ville des Antilles anglaises, chef-lieu de l'île d'Antigua, sur la côte N.-O. de l'île ; 15,000 hab. Bon port fortifié; résidence du gouverneur des îles Sous le Vent. Evêché anglican. Commerce actif.

JOHN BULL, s. m. (djonn-boul — mots anglais qui signifient *Jean le taureau*). Nom symbolique donné aux Anglais, pour caractériser leur obstination et la lourdeur qu'on attribue à leur caractère : John BULL, *qui est encore plus fier de son pur sang que de son rosbif, dédaigne le chemin de fer le jour des courses.* (E. Texier.)

Sous quelque souverain qu'il vous plaise de vivre,
John Bull sera pour vous, mais il faut qu'on l'enivre.
VIENNET.

Ce *John Bull* tant raillé, si longtemps déboniaire,
Prend sa chaîne à deux mains, frappe, se régénère.
C. DELAVIGNE.

— **Encycl.** Le nom de *John Bull* fut employé pour la première fois par Arbuthnot en 1712. *John Bull* est employé par les Anglais eux-mêmes pour donner l'idée d'un homme bourru, mais, en somme, ayant un bon caractère. Les étrangers personnifient dans *John Bull* les singularités de nos voisins d'outre-Manche, leurs préventions, et leur peu de flexibilité pour s'accommoder aux usages des autres nations. C'est dans un sens analogue qu'on applique au peuple des Etats-Unis le nom de *Frère Jonathan*, et qu'en France on personnifie sous la dénomination de *Jacques Bonhomme* la classe opprimée des prolétaires, surtout sous l'ancien régime.

John Bull (HISTOIRE DE), pamphlet politique, par Arbuthnot (1712). Cette satire eut pour objet de tourner en ridicule le fameux duc de Marlborough et d'indisposer la nation anglaise contre la guerre entreprise à l'effet d'enlever à la maison de Bourbon la succession d'Espagne. D'un bout à l'autre, c'est une allégorie bien soutenue et remplie d'allusions mordantes. Sous des noms transparents, Arbuthnot y rappelle l'origine de la grande querelle, ses phases et ses vicissitudes, et commente les résultats obtenus par les adversaires de Louis XIV, résultats qui trompèrent l'attente et les efforts du peuple anglais. Malgré les succès militaires du généralissime Marlborough, les alliés n'atteignirent pas le but proposé. Cet échec relatif n'était pas de nature à flatter l'orgueil britannique, ni à rassurer les intérêts anglais. A qui s'en prendre? A tout le monde. Arbuthnot ne ménage pas l'Eglise anglicane, « la mère de John Bull, » cette grasse dominatrice qui se prélasse doucement au banquet social. Les nombreuses allusions de l'écrivain satirique, à qui Swift reconnaissait plus d'esprit qu'à lui-même, ne peuvent être saisies que si l'on ne possède la clef historique de son pamphlet. C'est à lui que le peuple anglais doit le surnom de *John-Bull*.

John Bull, journal satirique anglais, fondé en 1820 et rédigé par Th. Hook. Ce journal parut au milieu de circonstances politiques qui eussent été pour tout autre une cause de mort. En 1820, l'Angleterre entière se trouvait sous le coup d'une sorte de transport fiévreux, que le fameux procès de la reine Caroline et de son époux George IV avait provoquée. Les esprits étaient divisés en exactes au dernier point. Grâce à l'éloquence de ses défenseurs, lord Brougham et lord Denman, la reine Caroline avait conquis les sympathies populaires, pendant que l'aristocratie tenait pour le roi. Ce fut dans ces circonstances qu'un homme accusé de conscription, qu'un fonctionnaire révoqué par le parti tory pris en main la cause du roi sans mandat, sans appui, sans collaborateur. Cet homme fondait le succès de sa publication sur l'impopularité même des idées qu'il voulait faire prévaloir. Chaque semaine, *John Bull* étonna les lecteurs par l'esprit, la hardiesse, l'originalité, la finesse de ses sarcasmes, de ses invectives, de ses épigrammes politiques. Le succès de ce journal fut si rapide, que bientôt les bénéfices personnels du rédacteur montèrent à 50,000 francs par an. L'opinion publique se retourna du côté de George IV; peu à peu l'aristocratie whig, les dames surtout, désertèrent la cour de la reine Caroline; la bourgeoisie lui reconnut certains torts, et bientôt la popularité de la reine s'évanouit. Après son triomphe, *John Bull*, tout en conservant la supériorité de son esprit, renonça à ses habitudes agressives, et prit un rang élevé dans la presse. Il défendit les principes réactionnaires du torysme, le système protecteur, la haute Eglise, et exerça toujours une influence réelle sur le parti conservateur.

JOHNIE s. m. (jo-ni — de l'anglais *John*, Jean). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des scienoïdes, qui habite les eaux de l'Inde. ✦ On dit aussi JOHNUS.

— s. f. Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, qui habite l'Asie tropicale. ✦ Syn. de SALACIA, autre genre de plantes.

Encycl. Les *johnies* diffèrent des corbs par la seconde épine anale, plus faible et plus courte que les rayons mous qui la suivent. Ces poissons, dont on connaît au moins quinze espèces, jouent un rôle considérable dans l'alimentation des habitants de l'Inde. Leur chair est blanche et légère. Les Européens lui ont donné les noms de *merlan* ou *whiting*. On trouve dans la mer des Indes une espèce qui atteint jusqu'à 1m,30 de longueur ; ses couleurs sont éclatantes et métalliques ; on l'appelle vulgairement *tambour brûlé*, à cause d'une tache noire qu'on remarque à la base, de chaque côté de la queue, et qui ressemble à l'empreinte d'un fer chaud ; sa chair est un très-bon manger. On cite une autre espèce, le *coitor*, qui se trouve dans le Gange.

JOHNSEN (Finn), historien islandais. V. JOHANNÆUS.

JOHNSON ou JONSON (Benjamin), plus connu sous le nom de **Ben Johnson**, célèbre poète dramatique anglais, né à Westminster le 11 juin 1574, mort le 16 août 1637. Un ami de sa famille le mettra de la petite école où le second fut de sa mère l'avait mis, et le plaça à ses frais à l'école de Westminster, puis à Cambridge ; mais un beau jour son beau-père le retira de l'université pour l'initier à son métier de maçon, et, selon une tradition accréditée en Angleterre, il travailla à l'édification de l'hôtel de Lincoln. Dégoûté d'un état pour lequel il était si mal fait, Johnson le quitta bientôt pour aller chercher les aventures. Après avoir servi comme volontaire en Flandre, il revint dans son pays, se fit acteur pour vivre, et se prépara, en jouant les pièces des autres, à composer les siennes. Quelques écrivains du temps prétendent qu'il jouait mal; mais Gifford, son biographe et son éditeur, qui défend sa gloire en toute occasion, soutient qu'il obtint de grands succès dans sa nouvelle carrière, et rapporte en jour en duel, il eut le malheur de tuer son adversaire. Bien que blessé lui-même, on le mit en prison, et il courut un moment le risque d'être envoyé aux galères. Durant sa détention, il reçut la visite d'un prêtre catholique qui le convertit à sa religion ; mais, quelques années après, il revint à la religion anglicane dans laquelle il était né. Vers la fin de son règne, Johnson se mit à écrire pour le théâtre, et, après quelques remaniements de pièces anciennes, il se distingua par une comédie : *Chacun dans son caractère*, qui vit le jour en 1596. On prétend qu'elle fut représentée au théâtre du Globe en 1598, et que Shakspeare y obtint, comme acteur, un grand succès. Par cette pièce, il ouvrit une voie nouvelle à l'art dramatique encore dans l'enfance; le public comprit, admira, applaudit, et la reine Elisabeth accorda sa protection au jeune poète. En 1599 apparut *Chacun hors de son caractère*, comédie destinée à servir de pendant à la première. C'est vers cette époque que Johnson se lia intimement avec quelques-uns des hommes les plus distingués de son temps. Membre du club de la Sirène, où se réunissaient Shakspeare, Beaumont, Raleigh, Donne, Selden et Chapman, il faisait assaut d'esprit avec eux, et passait pour un des plus joyeux convives de ce cercle d'élite. A la mort de cette Shakspeare, dont Johnson célébra la mémoire dans des vers immortels, les membres de la Sirène se transportèrent dans un autre club devenu célèbre, la taverne de Saint-Dunstun, et Johnson en fut nommé président. Lors de l'apparition de la pièce d'*Eastward Hoe* (le *Cri de l'Est*, 1605), dans les Ecossais étaient maltraités, il fut question de couper les oreilles aux poètes Chapman et Marston, auteurs avoués de cette comédie satirique ; mais Johnson, qui y avait collaboré, voulut prendre sa part de responsabilité dans cette affaire. Le roi Jacques Ier, qui aimait fort ce dernier, non-seulement donna ordre d'interrompre les poursuites commencées, mais encore lui accorda une pension sur sa cassette, et l'employa aux divertissements poétiques dont on encourageait toutes les fêtes de la cour. Johnson était très-habile dans ces compositions, appelées *Masques*, et le roi, ainsi que les plus grands personnages, ne dédaignaient pas d'en remplir les rôles. La poésie des *Masques* est d'une parfaite élégance ; mais la lecture en serait aujourd'hui de trop peu d'intérêt pour que nous nous arrêtions. C'est alors que Johnson donna ses principales pièces : la *Chute de Sejan* (1603), *Volpone* ou le *Renard* (1605), *Epicène* ou la *Femme silencieuse* (1609), *Catilina* (1611). En 1608, sa renommée était si universelle que les tailleurs de Londres, ayant offert à Jacques Ier un banquet, vinrent consulter le poète sur les détails de la cérémonie et le prièrent de composer le discours que l'un d'eux devait prononcer. En 1619, à son retour d'Ecosse, il reçut la dignité de poète-lauréat. La grande réputation de Johnson ne le préserva pas de la misère, et il se laissa attendre par les infirmités et par l'âge sans avoir pourvu à l'avenir. En 1625, il perdit son protecteur, Jacques Ier, et, la même année, il fut atteint de paralysie. La mort du roi lui enlevait un appui; la maladie menaçait de briser la plume qui l'aidait à vivre. L'inspiration commençait à l'abandonner, et sa comédie intitulée la *Nouvelle auberge* (*The new Inn*) fut sifflée à la première représentation. Cependant, prodigue et imprévoyant, toujours ami de la bonne chère, il continuait à recevoir splendidement ses amis. Se trouvant à bout de ressources, Johnson s'adressa à Charles Ier, qui lui fit une rente viagère de 100 livres et lui envoya chaque année une feuillette de vin des Canaries, provenant de sa provision. Johnson écrivit jusqu'à la fin de sa vie, et son dernier ouvrage, le *Berger mélancolique* (*The sad Shepherd*), drame pastoral qu'il laissa inachevé, prouve que son génie n'avait pas baissé. Outre son théâtre, il avait composé une grammaire de la langue anglaise, divers écrits de morale et une foule de poésies variées. Il fut inhumé dans l'abbaye de Westminster, où on lui érigea un tombeau provisoire. « Ce poète, dit M. Ernest Lafond, est celui de ses contemporains que nous pouvons le mieux mettre à côté de Shakspeare. Tous deux sont réalistes ; seulement, derrière le réalisme de Shakspeare, on sent l'élévation de l'esprit, le jugement du cœur, l'aspiration au bien et au beau, le sentiment de l'idéal. Ben Jonson ne quitte jamais des yeux la terre ; ses regards sont toujours tournés vers le mauvais côté de l'humanité. Shakspeare a plus de génie, plus d'imagination, plus de poésie; Ben Johnson a au plus haut degré le bon sens et le goût. Dans ses scènes les plus violentes, dans ses caractères les plus infernaux, Shakspeare garde la sérénité d'un juge impartial; sa pensée traverse l'infamie et reste pure; Ben Johnson ramène la fange, et l'on trembla qu'il ne lui en reste l'odeur délétère. Il y a de l'Aristophane dans Ben Johnson, mais il n'y a pas de gaieté ; il ne produit pas chez son lecteur l'épanouissement du rire honnête et sain. Il faut se moquer avec lui de l'humanité, il faut être le complice de sa mauvaise humeur et de son sombre mépris, pour avoir le plaisir à le suivre dans sa course humoristique à travers les vices de son temps. Mais, en faisant la part de ce caractère tranchant, personnel, incisif, on doit, nous le répétons, admirer en lui l'homme d'un goût sûr et irréprochable; son style est énergique, sa prose élégante, son vers bien frappé ; la pensée y est en relief, elle porte avec elle sa lumière et ses ombres. Ben est certainement un des grands écrivains de l'Angleterre ; mais, comme Addison n'a voulu ressembler à aucun de ses contemporains et que son talent n'est pas moins original que son caractère. Toutes ses libertés qu'avaient prises Marlowe et Shakspeare, en mêlant le tragique et le comique, en multipliant les périphéties et en embrassant des sujets immenses, il les a condamnées et s'est attaché à les éviter. Campbell, dans son *Essai sur la poésie anglaise*, a rangé les principaux écrivains de son pays par ordre de science. Il place Milton en première ligne, et Johnson immédiatement après lui. C'est donner une idée très-exacte de l'érudition de ce poète, qui a embrassé dans son

la prêtrise et fouetter depuis Newgate jusqu'à Tiburn. Il ne reçut pas moins de trois cent dix-sept coups d'étrivières. Après la révolution de 1688, on déclara illégale la condamnation qu'il avait subie; le roi Guillaume III lui accorda une indemnité de 1,000 liv. st. et une pension de 300 livres. Ses traités furent réunis en un volume in-fol., en 1710.

JOHNSON (Charles), poète dramatique anglais, né en 1679, mort en 1748. Il abandonna la carrière du barreau pour celle des lettres, et qui lui valut occupèrent pendant sept ans. Le succès de ce travail de lexicographie fut promptement brillant, mais n'améliora pas la position pécuniaire de l'auteur. Dans l'intervalle, Johnson avait mené ensemble son excellente vie et son ménage, il déclara faux et erronne le système adopté par la loge mère de Berlin, condamna les doctrines d'un autre novateur maçonnique, nommé Rosa, dont il fit publiquement brûler les écrits, obtint l'adhésion d'un grand nombre de loges, et, alléguant de prétendus pouvoirs qui lui auraient été conférés par des supérieurs écossais inconnus de tous, il se mit à nommer seul les chevaliers. Un des chefs de la franc-maçonnerie allemande, le baron de Hund, ne tarda pas à démasquer l'aventurier (1764), qui fut jeté en prison à Magdebourg, puis à Wartenburg, où il mourut.

JOHNSON (James), médecin anglais, né à Ballinderry, en Irlande, en 1777, mort à Brighton en 1845. Il entra comme chirurgien dans la marine royale, fit un voyage autour du monde, prit part à l'expédition de l'île de Walcheren (1809), puis fut successivement nommé médecin en chef de la flotte des mers du Nord (1812), médecin du duc de Clarence (1814), médecin extraordinaire du roi Guillaume (1830). On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : le *Voyageur oriental*, ou *Récit d'un voyage dans l'Inde sur la frégate* la Caroline (1807, in-8°) ; *Essai sur l'influence du climat des tropiques sur la constitution des Européens* (1814, in-8°), plusieurs fois réédité; *De l'influence de la vie civile, des habitudes sédentaires et des travaux de l'esprit sur la santé et le bonheur de l'homme* (Londres, 1818) ; *Essai sur l'indigestion ou la sensibilité maladive de l'estomac et des entrailles comme source des diverses maladies de l'esprit et du corps* (Londres, 1827), souvent réédité ; *Economie de la santé ou Courant de la vie humaine* (Londres, 1838), etc. Ces ouvrages offrent un mélange piquant d'observations intéressantes et curieuses et de dissertations médicales.

JOHNSON (Reverdy), homme politique et jurisconsulte américain, né à Annapolis (Maryland) en 1796. Fils d'un *chief-justice* de Maryland, il suivit avec distinction la profession d'avocat à Baltimore (1815-1819), puis devint attorney et chef-commissaire des deniers insolvables. Après avoir été à deux reprises sénateur dans son Etat natal, il reprit la carrière du barreau avec un grand éclat, et fut nommé, en 1845, membre du sénat de Washington. Pendant la présidence de Fillmore, M. Johnson remplit les fonctions d'attorney général des Etats-Unis (1849), qu'il quitta pour reprendre sa profession. Au début de la rupture entre les Etats du Nord et les Etats du Sud, il fit d'inutiles efforts pour empêcher la guerre civile (1861). L'année suivante, un conflit ayant éclaté entre le général Butler et le consul des Pays-Bas, il fut désigné pour mettre fin, par son arbitrage, à ce différend, et devint, en 1862, membre du Sénat de l'Union. Partisan de la légalité, il se montra, tant que dura la guerre de la sécession, opposé à toutes les mesures qui avaient pour objet de suspendre la constitution, et, après le triomphe de la cause des unionistes, qu'il avait toujours soutenue, il se prononça pour les mesures de clémence, pour la prompte admission au Congrès des représentants des Etats du Sud. Après avoir voté pour le premier bill de reconstruction, M. Johnson, trouvant exagérées les rigueurs du parti victorieux, lui fit une opposition très-nette, et se trouva partager sur ce point les idées du président de la république, André Johnson, qui le nomma, en 1868, ministre plénipotentiaire à Londres. En ce moment, le conflit soulevé entre les cabinets de Washington et de Saint-James par l'affaire de l'*Alabama* prenait une tournure menaçante. M. Johnson, toujours hostile aux mesures violentes, apporta, dans les négociations pendantes, un esprit de conciliation et de mesure qui lui valut aussitôt les sympathies du peuple anglais. Mais sa conduite ne fut pas aussi favorablement accueillie aux Etats-Unis, et il se démit de son poste lorsque Grant devint, en 1869, président de l'Union. On doit à M. Johnson un important recueil de jurisprudence sur les décisions de la cour d'appel du Maryland (7 vol.).

JOHNSON (Andrew), dix-septième président des Etats-Unis d'Amérique, né à Raleigh (Caroline du Nord) le 29 décembre 1808. Il avait quatre ans lorsqu'il perdit son père, et, à dix ans, il fut placé comme apprenti chez un tailleur de sa ville natale. A quinze ans, il était devenu un excellent ouvrier ; mais il ne savait ni écrire ni même lire. Sa curiosité intellectuelle ayant été éveillée en entendant lire devant lui des discours d'hommes d'Etat anglais, il acheta un alphabet, apprit à lire ses confrères d'atelier de lui faire connaître les lettres, et consacra la plus grande partie de ses nuits à l'étude. En moins d'un an, il apprit tout seul à lire et à écrire. En 1826, il émigra dans l'Ouest, pour y chercher fortune, emmenant avec lui sa mère, dont il était le seul soutien. Il s'arrêta à Greenville, dans le Tennessee, y épousa un an, tantôt comme ouvrier tailleur, tantôt comme journalier dans les champs. Il se maria en 1827, et sa femme, dont l'éducation était soignée, devint son professeur. L'année suivante, il fut nommé alderman, et, en 1830, ses concitoyens l'investirent des fonctions de maire. Sa fortune politique date de cette époque. De 1833 à 1842, il occupa presque constamment un siége dans la législature du Tennessee, tantôt comme représentant, tantôt comme sénateur. De 1843 à 1853, ses concitoyens lui confièrent le mandat de représentant au Congrès de Washington. Elu gouverneur du Tennessee en 1853, il fut réélu aux mêmes fonctions en 1855 et nommé sénateur en 1857.

Bien qu'attaché aux idées des démocrates, qui voulaient le maintien de l'esclavage et la prédominance des intérêts du Sud, Johnson refusa avec indignation de suivre son parti lorsqu'il voulut se séparer violemment des Etats du Nord. Il se fit particulièrement remarquer par son bon sens pratique, par son caractère conciliant, dans les débats où fut discutée, en 1856 et 1861, la question de la sécession, et sa position de sénateur du Sud protestant contre une sécession lui attira les attaques les plus violentes, particulièrement de la part de Jefferson Davis. Lorsque le Tennessee, qu'il représentait comme sénateur, eut été réintégré de force dans l'Union, M. Johnson y fut envoyé par le président Lincoln en qualité de gouverneur militaire.

Sa ferme et patriotique attitude lui valut d'être porté à la vice-présidence de la république par la convention de Baltimore, et d'être élu à cette dignité le 8 novembre 1864. L'assassinat de Lincoln (avril 1865) porta M. Johnson au poste de président de la république.

En prenant possession du pouvoir suprême, M. Johnson annonça la sincère volonté de respecter, comme son devancier, la constitution et les lois de son pays. Il débuta par une proclamation énergique, dans laquelle il déclara que la rébellion des planteurs serait rigoureusement punie, et qu'il ne changerait rien à la politique de l'homme d'Etat à qui il succédait. Mais bientôt on vit reparaître en lui l'ancien partisan des intérêts du Sud, et « les passions et les intérêts se déchaînèrent contre lui, dit M. Vapereau, sans qu'il pût satisfaire les uns et calmer les autres; son administration ne fut qu'un long orage, un conflit sans cesse renaissant entre son pouvoir et celui des deux assemblées délibérantes. » Après s'être aliéné les Etats du Sud en se prononçant contre eux pour maintenir l'Union, il se vit attaquer avec non moins de violence dans le Nord lorsqu'il essaya de réparer les maux du Sud, ruiné par la guerre et dépossédé de ses anciens droits.

Le 19 avril 1865, quatre jours à peine après son inauguration, le président Johnson eut à donner une preuve de sa fermeté. Le général Sherman, le vainqueur d'Atlanta, de Savannah et de Charleston, toujours un peu brusque dans ses décisions, avait pris sur lui d'accorder au général confédéré Johnston une trêve, durant laquelle les conditions d'une amnistie générale pour toutes les troupes sécessionnistes devaient être débattues et fixées. En signant cette convention, Sherman excédait ses pouvoirs, qui étaient purement militaires. En effet, les conditions accordées impliquaient la reconnaissance du gouvernement rebelle. Le président Johnson n'hésita point à déchirer le traité conclu par le général Sherman, et, dénonçant l'armistice accordée par lui, il lui ordonna de poursuivre les rebelles. Quant au problème si difficile de la réorganisation des Etats du Sud, le président Johnson prit à tâche de la résoudre immédiatement. Dès le 29 mai 1865, le jour même de la proclamation d'amnistie, il publiait un édit pour réorganiser la Caroline du Nord, puis d'autres édits vinrent se succéder rapidement pour chacun des Etats naguère en insurrection. En vertu de son pouvoir discrétionnaire, il nomma dans ces divers Etats des gouverneurs provisoires, chargés de réunir des conventions élues directement par le suffrage populaire. Mais, dans son empressement, il oublia trop que le fait immense de l'abolition de l'esclavage n'était pas accompli partout la guerre. Les rapports de la commission nommée sous l'administration de Lincoln pour veiller au bien-être et à la protection des affranchis furent systématiquement écartés, et le chef du pouvoir exécutif remit, politiquement et civilement, les noirs à la discrétion des planteurs. Mais le Congrès, dont la majorité des membres étaient de zélés abolitionnistes, ne voulut pas, pour régler les droits des anciens esclaves, en remettre, les yeux fermés, à la générosité de leurs adversaires d'hier, et résolut de modifier la loi électorale pour les représentants, de telle sorte que le nombre des députés fût réglé, non d'après la population totale d'un Etat, mais d'après le nombre des électeurs, afin d'amener les Etats du Sud à donner le droit de suffrage aux individus d'origine africaine. Le conflit ne tarda pas à éclater entre le président et le Congrès. Des comités, institués par ce dernier, proposèrent de voter la censure et le blâme contre Johnson, et le Sénat refusa de sanctionner la nomination, faite par lui, de plusieurs fonctionnaires. La proclamation de l'amnistie en faveur des anciens confédérés, le langage violent tenu par le président en maintes occasions ne firent qu'envenimer le conflit. Johnson n'hésita point à opposer son veto à plusieurs bills votés par le Congrès, notamment à ceux qui avaient pour objet de maintenir dans les Etats du Sud le régime militaire, et à un bill qui modifiait considérablement restreint par le bill du *Tenure of office*, et, au mois de janvier 1868, le Sénat donna, malgré lui, le portefeuille de la guerre au général Stanton. Johnson, qui refusa de reconnaître cette nomination, offrit vainement à divers généraux le ministère de la guerre, et le donna finalement à Lorenzo Thomas, officier subalterne, qui essaya inutilement de prendre possession du ministère. En présence de la résistance du président, des membres du Sénat demandèrent sa mise en accusation, et, pour la première fois depuis la fondation des Etats-Unis, on vit instruire le procès du premier magistrat du pays. Le Sénat, présidé par M. Chase, s'étant constitué en haute cour, malgré la protestation de Johnson, le procès commença le 23 mars 1868 et provoqua la plus vive émotion en Amérique. Après de longs débats, dans lesquels on examina onze chefs d'accusation, ayant principalement trait à des usurpations de pouvoir et à la violation du bill de *Tenure of office*, M. Johnson fut acquitté le 16 mai.

Le 3 novembre suivant, les élections présidentielles ayant eu lieu, le général Grant fut nommé président de la république. M. Johnson n'en continua pas moins à lutter contre le Congrès jusqu'au 4 mars 1869, jour où il fut céder la place à son successeur.

Pendant sa présidence si agitée, les Etats du Sud avaient été en partie réorganisés et reintegrés dans les droits communs, et l'énorme dette accumulée pendant la guerre civile subit une notable diminution.

Depuis lors, M. Johnson est rentré dans la vie privée, et l'opinion publique, qui s'était si vivement prononcée contre lui, le juge aujourd'hui avec moins de rigueur. On lui a reproché, non sans raison, ses emportements, le peu de retenue de son langage, et son attitude, en maintes circonstances, la fait accuser de ne pas être toujours d'une sobriété exemplaire.

Terminons par quelques traits qui compléteront la physionomie de Johnson.

Un jour, il devait parler devant un nombreux auditoire. Le bruit courut qu'un danger le menaçait.

A l'heure dite, il monte à la tribune, place